

## Explorateurs de la modernité. Les ambassadeurs ottomans en Europe

In: Genèses, 35, 1999. pp. 65-82.

---

Citer ce document / Cite this document :

Yerasimos Stéphane. Explorateurs de la modernité. Les ambassadeurs ottomans en Europe. In: Genèses, 35, 1999. pp. 65-82.

doi : 10.3406/genes.1999.1567

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1999\\_num\\_35\\_1\\_1567](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_35_1_1567)

---

## Résumé

■ Stéphane Yerasimos: Explorateurs de la modernité. Les ambassadeurs ottomans en Europe. À partir de la fin du xvnt<sup>e</sup> siècle, moment où l'Empire ottoman subit sa première défaite militaire d'envergure devant les Habsbourgs. les rapports des ambassadeurs de la Sublime Porte auprès des États européens témoignent; de la façon dont s'opère la sortie d'une tradition d'écriture du voyage commune aux grandes langues de l'islam - arabe, turc, persan - où prédominait la mise en récit du merveilleux et de l'étrange qui cède la place à des textes : où prévaut le souci de l'efficacité: reconnaître la positivité de l'Autre- adversaire, percer les secrets de sa puissance et rendre compte d'autres ordres du monde. La constitution de l'Europe comme possible source de modèles, s'engage selon deux axes: la représentation de l'autre débouche sur de nouvelles perceptions en miroir de soi; la question posée par la reconnaissance de ces possibles modèles est celle des: conditions de leur appropriation. Par quoi les ambassadeurs ottomans participent de la logique de la réforme par laquelle, sous les auspices des tanzimât. l'Empire tente de se perpétuer.

## Abstract

Explorers of Modernity: the Ottoman Ambassadors in Europe. - Starting at the end of the 17th century, when the Ottoman Empire suffered its first major military defeat at the hands of the Hapsburgs, relations between . ambassadors of the Sublime Porte with - European countries offer testimony as to how a way out of the travel-story tradition common to the major Islamic languages of Arabic. Turkish and Persian was found. Accounts of the marvellous and the strange which once predomina ted gave way to texts in which the primary concern was effectiveness: recognising the positive nature of the adversary-Other, uncovering the secrets of its : power and accounting for other world orders. The process of using Europe as . a possible source of models started up in two directions: first, the representation of the other resulted in new perceptions as a mirror of oneself; secondly, the issue raised by recognising these possible models concerned the conditions under which they might be appropriated. In this way, the. Ottoman- ambassadors participated in the logic of reform through which the Empire tried . to preserve itself under the auspices of the Tanzimat.

## EXPLORATEURS DE LA MODERNITÉ.

LES AMBASSADEURS

OTTOMANS

EN EUROPE

**Stéphane Yerasimos**

La découverte de l'Occident par les Ottomans suit un cheminement menant de la suffisance à la fascination<sup>1</sup>. La suffisance du début, celle d'un Empire au sommet de sa gloire au temps de Soliman le Magnifique (1520-1566), n'est toutefois pas le fait d'un splendide isolement. L'Empire ottoman par son activité militaire et par ses ambitions fait partie de l'Europe politique – alliance entre Soliman et François I<sup>er</sup> contre Charles Quint – mais aussi de l'Europe culturelle<sup>2</sup>. Mehmed II le Conquérant (1451-1481) et Soliman pendant la première partie de son règne, sont tentés par le profil d'un prince de la Renaissance et l'architecte Sinan (1489-1588) se pose explicitement en compétiteur de ses collègues occidentaux. Mais le dédain pour cette Europe au climat ingrat, divisée par la politique et par la langue, prolonge les sentiments du monde arabo-musulman selon lesquels il n'y a pas grand-chose à apprendre en Europe, sans parler du différend religieux.

Ce sentiment évolue à mesure du déclin de l'Empire ottoman et de la montée en puissance de l'Europe. Ceci entraîne chez les Ottomans, d'une part une crispation sur leurs propres valeurs et, d'autre part, un souci d'émulation même s'il ne s'agit que de combattre l'adversaire avec ses propres armes. C'est le début de la querelle des anciens et des modernes, des réactionnaires et des progressistes, qui se poursuit jusqu'à nos jours<sup>3</sup>.

Un autre élément dans l'asymétrie des regards réciproques est celui du déséquilibre des flux de voyageurs. Jusqu'à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Ottomans qui

1. Pour un tableau général des relations entre les mondes d'islam, en général, monde ottoman en particulier, et l'Europe, voir Bernard Lewis, *The Muslim Discovery of Europe*, New York, W. W. Norton & Co, 1982 (trad. fr., *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, Paris, La Découverte, 1984).

2. Robert Mantran, *Histoire de la Turquie*, Paris 1961. Également, S.J Shaw et E. K. Shaw, *History of the Ottoman Empire and the Modern Turkey*, vol. 1: *Empire of the Ghazis: the Rise and Decline of the Ottoman Empire (1280-1808)*, Cambridge, 1976; vol. 2: *The Rise of Modern Turkey (1908-1975)*, Cambridge, 1977.

3. B. Lewis évoque les termes du débat qu'a suscités l'importation de techniques occidentales: « On pouvait adopter les armes à feu, puisqu'elles allaient servir à la guerre sainte contre les infidèles; mais pas l'imprimerie et les horloges qui n'avaient aucune utilité de ce genre et risquaient d'endommager le tissu social de l'islam. », *Islam et laïcité. La naissance de la Turquie moderne*, Paris, Arthème Fayard, 1988, pp. 45-46.

## DOSSIER

*L'Europe vue d'ailleurs*

Stéphane Yerasimos  
*Explorateurs de la modernité.  
Les ambassadeurs ottomans  
en Europe*

se rendent en Europe sont soit des envoyés officiels, soit des prisonniers de guerre, ce qui cadre bien le type de relations que ces deux entités entretiennent. Dans l'autre sens, même si ces deux catégories sont fortement représentées, surtout au XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve également des négociants, des pèlerins, des collectionneurs et de vrais amateurs de voyages, ce qui permet de varier les points de vue et les commentaires. Enfin, même si nous possédons quelques textes fort intéressants de récits de prisonniers ottomans en Europe<sup>4</sup>, ce point de vue intimiste est rare. Les récits des ambassadeurs ottomans restent ainsi notre source quasi-unique pour suivre l'évolution du regard porté par les Ottomans sur l'Occident.

À l'inverse des puissances européennes qui entretiennent des ambassades permanentes à Constantinople depuis le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, les Turcs pendant leur période de gloire n'envoient aux cours européennes que des porteurs de courrier de grade subalterne. Seule l'issue incertaine des guerres et les performances moins brillantes sur le terrain les incitent à envoyer des missions importantes pour impressionner et négocier à la fois. En même temps, les responsables des missions sont chargés de rédiger des rapports qui deviennent les sources essentielles d'information de l'administration ottomane sur l'Europe. C'est donc à travers l'observation directe, opérée par des fidèles serviteurs de l'Empire, que la fascination pour l'Occident se fraye un chemin.

### **Du merveilleux à l'efficace: les premiers ambassadeurs à Vienne**

L'adversaire principal des Ottomans est l'Empire des Habsbourgs dont la capitale est Vienne. Les guerres entre les deux puissances se terminaient au XVI<sup>e</sup> siècle par des accords négociés auprès de la Sublime Porte. La guerre commencée en 1593 s'acheva par un traité signé sur la frontière en 1606 et celle de 1661-1664, pendant laquelle les Turcs connurent leur première défaite majeure sur un champ de bataille, celui de Saint-Gothard (1664), fut conclue par un traité dont l'échange des documents ratifiés se fit à Vienne, où se rendit en 1665 une ambassade turque de deux cent quatre-vingt-quinze personnes.

Le récit que nous en possédons n'est pas toutefois de la plume d'un envoyé officiel mais de celle d'un voyageur professionnel qui accompagne la mission, le célèbre

4. Voir Frédéric Hitzel (éd.), *Osman Agha de Temechvar, Prisonnier des infidèles*. Sindbad-Actes Sud, Paris, 1998.

5. À partir de 1535 pour la France, de 1547 pour l'Allemagne et 1582 la Grande-Bretagne. Quant à Venise, elle remplace quelques mois après la prise de Constantinople, son envoyé auprès de la cour byzantine par un ambassadeur à la cour ottomane.

Evliya Tchélébi, personnage exceptionnel qui voyagea pendant quarante ans dans presque toutes les régions de l'Empire et décrivit ses aventures en dix gros volumes. Son récit viennois qui couvre une centaine de pages dans l'édition turque moderne, se place à la charnière de deux époques. En tant que genre littéraire : les descriptions d'Evliya opèrent le passage entre le récit merveilleux du Moyen Âge<sup>6</sup> – en cela la description de la cour des Habsbourgs s'apparente à la relation de celle du Grand Khan par Marco Polo – et l'information à caractère documentaire des Temps modernes. Mais aussi en tant que vision de l'autre : le récit bascule du dédain à l'admiration et de la suffisance à l'autocritique.

Ces caractéristiques font de ce texte un récit contradictoire : les Autrichiens restent toujours l'ennemi vil, lâche et infidèle, mais se parent des attributs de la modernité qui peuvent se résumer en deux thèmes revenant sans cesse dans le récit – l'ordre et la technique<sup>7</sup>.

Sous la notion d'ordre l'auteur entend d'abord la propreté : propreté des hommes, domaine où l'auteur se trouve bien gêné, puisque la supériorité des musulmans sur les infidèles tient pour une bonne part aux ablutions rituelles. Mais le texte assume ses contradictions. Ainsi Evliya, véhiculant sans doute une croyance populaire, affirme que la blondeur des Autrichiens est due à leur habitude de se laver avec leur urine, mais, en même temps, il décrit très positivement les bains publics<sup>8</sup>. Propreté des rues ensuite : « Aucun animal, à l'exception du cheval, n'est admis dans la ville et dès qu'un cheval salit par terre, boutiquiers et propriétaires des maisons se précipitent dans la rue pour nettoyer le pavé, à tel point qu'on pourrait lécher une goutte de miel tombée par terre<sup>9</sup>. »

L'ordre urbain règne également. La ville a un plan quadrillé, les rues sont pavées. Les maisons, hautes de six à sept étages, possèdent un grand nombre de balcons. On y trouve plusieurs fontaines, décorées de statues<sup>10</sup>. Dans les rues, les cavaliers, y compris le roi, s'arrêtent pour laisser passer les femmes. Les piétons se découvrent devant elles<sup>11</sup>. Tout cela est dit sur un ton positif, sans aucune nuance de réprobation ou de critique.

Mais l'ordre tient aussi à la bonne conservation et Evliya, émerveillé par la bibliothèque de la cathédrale Saint-Étienne, donne libre cours à l'autocritique : « Ce qu'on peut conclure de cette longue description est que les infidèles, malgré

6 Voir André Miquel, *La géographie humaine du monde musulman*, Mouton, Paris-La Haye, 1973 (2<sup>e</sup> éd.).

7. Sur les catégories de *nizam* et *nizam cedid*, désignant principalement la réforme de l'armée, et par extension, de l'administration, et de *tanzim* (pl. *Tanzimat*), organisation ou réorganisation de l'appareil d'État et des gestions gouvernementales. R. Davidson, *Reform in the Ottoman Empire, 1856-1876*, New York, 1973, et C. V. Findley, *Bureaucratic Reform in the Ottoman Empire. The Sublime Porte, 1789-1992*, Princeton, 1980.

8. L'édition utilisée est l'édition turque moderne, Evliya Tchélébi, Istanbul, Éd. Üçdal, 1980, vol. 8, pp. 137, 160-161, 199. Il n'existe aucune édition complète dans une autre langue, toutefois le récit de Vienne a été traduit en allemand et publié par Richard Kreutel sous le titre *Im Reiche des goldenen Apfels*, Graz, 1957.

9. Evliya Tchélébi, *op. cit.*, p. 158.

10. *Ibid.*, pp. 161-162.

11. *Ibid.*, pp. 200.

## DOSSIER

*L'Europe vue d'ailleurs*

Stéphane Yerasimos  
*Explorateurs de la modernité.  
Les ambassadeurs ottomans  
en Europe*

leurs égarements, maintiennent près de soixante-dix à quatre-vingt personnes pour balayer, épousseter et nettoyer les livres, parce que ceux-ci contiennent la parole de Dieu. Or, dans notre Alexandrie d'Égypte il y a une grande mosquée appelée la mosquée des parfumeurs, et, en dépit des centaines de boutiques, caravansérails, bains, magasins et autres œuvres pieuses qui lui sont affectées, la mosquée est en ruine et les milliers de livres de valeur qui se trouvent dans sa bibliothèque sont pourris par la pluie qui tombe sur eux [...]. Les personnes qui y vont une fois par semaine pour la prière du vendredi entendent le bruit des mites, des vers et des souris qui rongent les livres et pas un bon musulman ne pense que tant de livres sont en train de disparaître et qu'il faut trouver un moyen pour les conserver; puisqu'ils n'aiment pas les livres autant que les infidèles<sup>12</sup>.»

Enfin il y a l'ordre en général et, après avoir décrit la sécurité et l'abondance qui règne dans la capitale des Habsbourgs, l'auteur s'exclame: «Que Dieu soit mon témoin, il n'y a pas de lieu aussi sûr et aussi juste en pays d'Islam<sup>13</sup>.» Avec Evliya Tchélébi, la suffisance ottomane, basée sur la supériorité des armes et la conviction religieuse, s'effrite pour laisser place au sentiment d'infériorité face à la montée en puissance de l'Occident.

Cette supériorité se manifeste avant tout dans le domaine technique et l'auteur n'hésite pas de mettre en branle le mécanisme du merveilleux pour faire l'éloge de la technologie autrichienne. Celle-ci est d'abord faite de machines, automates composés d'engrenages et montés comme des horloges. Vienne serait une ville emplie d'automates. Les moulins, les broches, les seaux d'eau des puits, mais aussi les chariots, fonctionnent sans l'aide de la force humaine ou animale, par des systèmes d'engrenages. Des voitures sans chevaux se mettent en marche par un système de roues que le conducteur remonte avec une manivelle. Celui-ci mène ensuite son engin à l'aide d'une barre de fer qui lui sert de guidon. Certaines de ces voitures sont même à deux étages, le second servant de moulin à blé. Des moulins à main, des machines à hacher la viande ou le tabac, des grands éventails en peau pour l'aération des pièces, sont également mus par des engrenages et, une fois montés, marchent tout seuls. La ville est pleine d'horloges mécaniques: éléphants, paons ou béliers qui entrechoquent leurs têtes pour marquer les heures. Au sommet de la technique, ces automates habillés en prisonniers turcs qui sont en train de piler des épices, assis

12. *Ibid.*, pp. 165-166.

13. *Ibid.*, p. 177.

devant les boutiques, si ressemblants qu'Evliya était en train de leur faire l'aumône quand le boutiquier vint tourner une clé derrière leur dos pour les arrêter<sup>14</sup>.

La médecine constitue un autre aspect, amplement décrit, de ce progrès technique. L'auteur assiste à une opération à cerveau ouvert et rencontre des dentistes qui extraient les dents gâtées, les plongent dans un liquide et les remettent ensuite en place. Il mentionne également la dissection et l'utilisation des cadavres et des squelettes à des fins anatomiques, toujours avec admiration et sans le moindre jugement négatif<sup>15</sup>.

L'ensemble de la vision viennoise d'Evliya pourrait se résumer dans le portrait physique et moral de l'empereur Léopold I<sup>er</sup>, brossé à sa manière par l'auteur : « C'est un garçon de taille moyenne, pas très corpulent et de taille fine [Léopold I<sup>er</sup>, né en 1640, avait 25 ans à l'époque. L'auteur lui en donne 22]. Par la volonté de Dieu il a une tête en forme de bonnet de derviche, à moins qu'elle ne soit en forme de courge ou de carafe. Ses yeux sont ronds comme ceux du hibou, ses cils longs et noirs, son visage allongé avec une face de vieux renard, ses oreilles grandes comme des souliers de garçonnet, un nez grand et rouge comme une aubergine de Morée ; de ses narines, où l'on pourrait faire entrer trois doigts, sortent des poils aussi épais que la moustache d'un gaillard de trente ans qui se mélangent à sa moustache. Celle-ci, clairsemée et toute ratatinée, arrive jusqu'à ses oreilles. Ces lèvres sont comme des lèvres de chameau et ses dents, grosses et blanches, également. On pourrait faire entrer dans sa bouche un pain entier. Chaque fois qu'il ouvre la bouche, sa salive coule à flots de ses lèvres de chameau et les hommes qui sont à ses côtés l'essuient avec des serviettes rouges. Mais, il est une personne si noble, si mûre, si intelligente et si sage qu'on dirait Aristote. Dans toutes les audiences personne n'a pu prononcer des paroles plus sages que les siennes. C'est un mécréant prévenant et capable qui aime son peuple<sup>16</sup>. » Les infidèles seraient alors à l'image de leur roi, repoussants mais sages et efficaces<sup>17</sup>.

Le deuxième récit d'ambassade date de 1719. La guerre turco-autrichienne de 1715-1718 se termine avec le traité de Passarowitz dont la mission turque apporte à Vienne l'exemplaire ratifié<sup>18</sup>. Ce texte, rédigé par un des membres de l'ambassade menée par Ibrahim Pacha, a une dimension mythique et l'on y voit les prémisses d'une légende turque à propos du siège de Vienne. Chez Evliya, la campagne de

14. *Ibid.*, pp. 159-160, 162-164.

15. *Ibid.*, pp. 172-176, 209.

16. *Ibid.*, pp. 186-187.

17. Le chef de la délégation dont fait partie Evliya, Kara Mehmed Pacha, laissa également un court récit de son séjour à Vienne du 10 juin 1665 au 12 mars 1666. Ce récit traite notamment de questions protocolaires et insiste sur la réticence des Autrichiens à une entrée en grande pompe des Turcs avec fanfares et bannières déployées dans la forteresse de Vienne.

18. Récit publié pour la première fois en allemand, *Bericht über den Zug des gros. Botschafters Ibrahim Pascha nach Wien im Jahre 1719*, Vienne 1907 et ensuite en turc dans *Tarih-i Osmani Encümeni Mecmu'ası*, n° 40, 1916, pp. 212-227. C'est cette dernière édition qui a été utilisée.

## DOSSIER

*L'Europe vue d'ailleurs*

Stéphane Yerasimos  
*Explorateurs de la modernité.  
Les ambassadeurs ottomans  
en Europe*

Soliman le Magnifique et le siège de 1529 avaient déjà secrété un fonds légendaire. Différentes statues de la ville étaient interprétées comme représentant les valeureux combattants turcs qui avaient pénétré dans la ville et auraient été érigées par les Viennois, subjugués par la bravoure de l'adversaire. L'auteur de 1719 ajoute de nouveaux éléments, concernant cette fois-ci le siège de 1683. D'après lui les Turcs auraient bien pris la ville et l'auraient conservée pendant une semaine, le temps que les renforts autrichiens arrivent<sup>19</sup>. Ainsi ne se fait-il pas faute de montrer les maisons habitées par les guerriers les plus braves pendant cette mémorable semaine. En réalité, il s'agit probablement de la récupération, par les visiteurs turcs, des statues ou autres monuments érigés par les Viennois pour commémorer leur victoire. Les mêmes signes nourrissent donc ici deux légendes opposées.

Pour le reste, l'auteur est également impressionné par l'ordre urbain. Il voit des bâtiments de huit à neuf étages avec des caves de trois à quatre niveaux sous le sol. Les boutiques, de même que les portes de la ville, sont ouvertes trois à quatre heures après le coucher du soleil et les rues sont illuminées par les lanternes accrochées devant les portes<sup>20</sup>.

### **La découverte des fastes de la cour de France**

Les ambassades ottomanes à Vienne se succèdent au rythme des guerres et de la paix entre les deux Empires, dont les relations tumultueuses privilégient nécessairement l'établissement de contacts. Toutefois, avant même le retour d'Ibrahim Pacha de Vienne, la Sublime Porte décide d'envoyer une ambassade à Paris. On a cherché plusieurs raisons politiques et diplomatiques à cet envoi : la restauration de la grande voûte de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem ou les projets matrimoniaux des cours européennes laissant supposer un rapprochement entre la France et l'Autriche. Certaines de ces raisons ont même pu constituer le prétexte officiel de l'ambassade. Mais nous savons que ce ne furent que de prétextes. L'Empire ottoman subit sa première défaite à l'issue de la guerre de 1683-1699 contre l'Autriche, la Pologne, la Russie et Venise. Il échoue également dans sa tentative de revanche en 1715-1718. Deux tendances se manifestent alors chez les dirigeants ottomans ; la première consiste à refuser la guerre qui fut jusqu'alors le nerf de l'Empire et à se réfugier dans

19. *Tarih-i...*, op. cit., p. 224.

20. *Ibid.*, p. 221.



les délices de la paix, c'est l'époque dite des Tulipes (1718-1730), riche en manifestations d'un art de vivre raffiné, mais ruineuse pour les finances de l'État et qui s'effondre sous les coups d'une révolte populaire<sup>21</sup>. La seconde concerne, pour une société avide de modèle qui s'apprête à oublier ses déboires dans l'insouciance, l'éveil de la curiosité pour la civilisation occidentale ; et pour cela quel meilleur exemple que la France de la Régence.

Ainsi, les instructions données à l'ambassadeur Mehmed Efendi lui prescrivent de «faire une étude approfondie des moyens de civilisation et d'éducation et de faire un rapport sur ceux capables d'être appliqués»<sup>22</sup>. C'est donc un seigneur ottoman cultivé qui va poser un regard lucide mais admiratif sur la France de son temps. Ce n'est pas toutefois la société française mais la cour que Mehmed Efendi aura le loisir d'observer, et pas seulement parce que c'est la seule chose qu'on lui laisse voir. Son logement est gardé par les Suisses sous prétexte d'«arrêter [...] la licence et la débauche excessives des Turcs»<sup>23</sup>, mais cela empêche en même temps tout contact non voulu par les autorités françaises. Ainsi, en dehors de la parentèle du roi, les Orléans, les Condé, les Conti, et les grands dignitaires du régime qui se pressent pour lui montrer leurs demeures et le mener de chasses en fêtes, le reste n'est que foule qui se presse pour l'apercevoir sur son passage, au péril parfois de sa vie – comme cet habitant de Mirepoix transpercé d'un coup de baïonnette par le service d'ordre – foule au milieu de laquelle ne sont dignes d'intérêt que quelques «visages d'ange», ceux des femmes, dont celles de l'aristocratie, bousculant toutes les convenances pour venir l'observer jusque pendant ses repas.

Finalement, Mehmed Efendi, voit surtout ce qu'il a envie de voir : les fastes d'une aristocratie que son discours émerveillé contribua sans doute à faire reproduire dans Istanbul de l'époque des Tulipes. Même sa description détaillée du seul ouvrage d'art strictement utilitaire qui retient son attention, le canal du Midi, ne servira que comme modèle pour la réalisation d'un bassin devant le pavillon de plaisance du sultan dit «les Eaux douces d'Europe», au fond de la Corne d'or. Les livres qu'il rapporte, toujours conservés à la bibliothèque du Palais de Topkapi, ne sont que des gravures représentant les palais et les jardins français de l'époque. Aux réceptions et aux fêtes dans des palais complaisamment décrits – les Tuileries, le Palais Royal, Saint-Cloud, Versailles, Trianon,

21. Voir R. N. Frye, *The development of secularism in Turkey*, 1964.

22 Voir Gilles Veinstein (éd.), *Mehmed Efendi, Le paradis des infidèles. Un ambassadeur ottoman en France sous la Régence*, Paris, Maspéro-La Découverte, 1981, p. 28.

23. *Ibid.*, p. 100, n.

## DOSSIER

*L'Europe vue d'ailleurs*

Stéphane Yerasimos  
*Explorateurs de la modernité.  
Les ambassadeurs ottomans  
en Europe*

Marly, Chantilly... – s'ajoutent essentiellement les descriptions des activités de prestige – les manufactures royales des Gobelins, la manufacture des glaces de Saint-Gobain...

Au-delà, sa curiosité le porte vers trois sujets qui constituent des pôles d'intérêt pour l'ensemble des ambassadeurs ottomans: l'observation du corps humain, celle des corps célestes et enfin, la ville. Cette mise en relation de l'individu avec l'infini, dont l'espace urbain pourrait être le terme intermédiaire, n'est sans doute pas fortuite. Connaître les choses dans leur ensemble et dans leurs parties, pouvoir les énumérer et les nommer est le début de la connaissance et cette mise en ordre de l'Univers est sans doute ce qui fascine le plus les néophytes de la science que sont ces observateurs ottomans<sup>24</sup>. Le jardin des Plantes et l'Observatoire seront ainsi régulièrement visités par les ambassadeurs de la Sublime Porte qui glorifient le Créateur en découvrant les détails de la Lune à travers le télescope de Cassini, comme Mehmed Efendi, puis son successeur Abdurrahim Muhibb Efendi, qui déclare avoir «vu et constaté [...] comment le pouvoir et la puissance de Seigneur Dieu créent et façonnent le corps de l'homme<sup>25</sup>» en regardant une leçon d'anatomie, découvrent l'essence même du progrès dans cette fuite en avant qui est la recherche de Dieu dans la nature.

### L'attrait du modèle habsbourgeois

Chez l'homme de l'ère des Tulipes qu'est Mehmed Efendi, les observations militaires, politiques ou administratives sont rares. Ce qui l'intéresse dans la forteresse de Bordeaux, ce sont surtout ses jardins avec leurs renoncules précoces et, lors de la parade des troupes, c'est surtout la richesse des uniformes. Mais la fin de l'époque des Tulipes, en 1730, semble rappeler les envoyés ottomans au réalisme. D'ailleurs, et malgré l'ambassade en France en 1742 de Mehmed Saïd Efendi, le fils de Mehmed Efendi, nous ne possédons pas d'autre récit sur ce pays avant la fin du siècle, avant précisément l'époque où le Directoire renoue avec les fastes de la Régence. Ainsi les ambassadeurs ottomans puisent-ils, à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, leurs impressions dans le monde germanique, Vienne et plus tard Berlin.

Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle leurs textes se développent. Ils sont le plus souvent rédigés par des hauts

24. A. Adnan, *La science chez les Turcs ottomans*, Paris, 1939.

25. Stéphane Yerasimos (éd.) *Deux Ottomans à Paris sous le Directoire et l'Empire*, Sindbad-Actes Sud, 1998, p. 201.

fonctionnaires possédant une bonne connaissance du paysage politique de l'Europe et l'on y trouve aussi bien des considérations historiques et politiques sur l'Empire germanique et ses relations avec ses voisins que des informations sur l'administration des Habsbourgs.

Les auteurs sont impressionnés par la structure éclatée de l'Empire, le rôle des Princes Électeurs et par la diminution du pouvoir et des revenus de l'Empereur que cela entraîne: «Les 40000 pièces d'or affectées à l'Empereur ne suffisent pas à assurer sa magnificence», note Mustafa Efendi en 1730<sup>26</sup>. «Si le sultan ottoman distribuait en un mois, ou même en une semaine, une somme équivalente au revenu annuel de l'Empereur, son trésor ne sentirait même pas la différence». Toutefois, cette remarque est loin d'être uniquement une source d'autosatisfaction. Ahmed Resmi Efendi, qui écrit en 1758<sup>27</sup>, après avoir développé les difficultés de l'Impératrice Marie-Thérèse à assurer des revenus pour les dépenses de l'État, à cause de la parcellisation du pouvoir, et comparé cette situation avec la toute puissance du centralisme ottoman, enchaîne: «Maintenant, à la question de la provenance des ressources leur permettant de faire fonctionner l'État sans faire apparaître leur impuissance et leur pauvreté, il faut répondre de la façon suivante: bien qu'ils apparaissent comme des gens vivant dans l'abondance et l'aisance, en réalité ils ne sont pas gaspilleurs dans l'administration de leur État et se comportent d'une façon extrêmement sage et honnête. Ils ne pensent pas recourir aux ruses pour collecter des revenus, ils évitent tout gaspillage et toute prodigalité dans les dépenses et les paiements, ils se gardent de dépenser l'argent pour rien et n'abandonnent jamais les règles de l'épargne et de l'économie<sup>28</sup>.»

À travers ces lignes, La critique du système ottoman, où des revenus considérables sont gaspillés et où la structure de l'impôt reste archaïque, est évidente. L'Autrichien serait-il alors le Persan du Turc, prétexte à une autocritique? D'autant plus qu'Ahmed Resmi Efendi sait approfondir ses observations. À propos de la guerre de Sept Ans et des succès de Frédéric II de Prusse, il se réfère à Ibn Khaldoun pour prophétiser la montée irrésistible de ce nouveau pouvoir qu'est la Prusse<sup>29</sup>.

Un autre récit important est celui de l'ambassade de 1748<sup>30</sup>. De 1739 à 1788 les deux pays entretiennent des relations pacifiques. La neutralité ottomane lors de la guerre de Succession d'Autriche est très appréciée à

26. Récit non publié. Voir Reflit Faik Unat, *Osmanlı Sefirleri ve Sefaretnameleri* (Ambassadeurs et récits d'ambassade ottomans), Ankara, 1968, pp. 65-68.

27. À Vienne du 11 mars au 2 juillet 1758. Éd. allemande, *Gesandtschaftliche Berichte von seinen Gesandtschaften in Wien im Jahre 1758 und in Berlin im Jahre 1761*, Berlin, Stettin, 1809. Éd. turque, *Viyana ve Berlin sefaretnameleri* (Récits d'ambassade de Vienne et de Berlin) Istanbul, 1980. Cette dernière a été utilisée.

28. Ahmed Resmi Efendi, *Viyana ve Berlin...*, *op. cit.*, pp. 32-33.

29. *Ibid.*, p. 34.

30. Menée par Hattı Mustafa Efendi, elle séjourna à Vienne du 13 mai au 24 octobre 1748. Le récit fut publié dans l'*Histoire d'Izzî*, Istanbul 1199 (1785), f° 190r.-196v.

## DOSSIER

*L'Europe vue d'ailleurs*

Stéphane Yerasimos  
*Explorateurs de la modernité.  
Les ambassadeurs ottomans  
en Europe*

Vienne et, lors de la signature du traité d'Aix-la-Chapelle, Marie-Thérèse veut montrer sa gratitude. Ainsi, l'ambassade de 1748 est-elle magnifiquement reçue et très favorablement impressionnée. La grande parade d'entrée à Vienne, effectuée le 13 mai 1748 n'est plus précédée de longues querelles de protocole, comme ce fut le cas aussi bien en 1665 qu'en 1719. Il est vrai qu'en ce temps, la parade des Turcs, musique en tête et bannières au vent, dans les murs de la ville ne pouvait être considérée que comme une provocation, tandis que maintenant elle n'est qu'un accessoire d'exotisme. Ainsi, d'après l'ambassadeur et auteur du récit Hatti Mustafa Efendi, l'Empereur et l'Impératrice avaient même assisté incognito à cette entrée solennelle, suivie par une grande foule venue de toutes parts<sup>31</sup>. Lors de la réception de l'ambassade de 1665 par l'empereur, Evliya Tchélébi s'était plaint de ne se voir offrir ni café ni sorbet, alors que ceux-ci, tant en 1748 que dans les années suivantes faisaient partie du protocole de la réception. Entre-temps des influences s'étaient exercées dans les deux sens.

Après les réceptions officielles l'ambassade est invitée à l'opéra: «Ils ont dans leur pays certains jeux connus sous le nom d'«opéra» ou de «comédie» (*komedyä*) et des lieux de spectacle de quatre à cinq étages où ils se retrouvent à partir de la fin de l'après-midi et auxquels assistent également l'Empereur et l'Impératrice dans leur loge réservée. Là, de gracieuses jeunes filles autrichiennes et des jeunes gens resplendissants, revêtus d'habits dorés et multicolores qui leur sont spécifiques, déploient leur art merveilleux en dansant, s'exhibent de manières curieuses avec des pas de berger ou, encore, présentent des histoires bruyantes d'amour et d'amitié comme le Roman d'Alexandre<sup>32</sup>.»

L'ambassade suit avec assiduité ces spectacles, invitée avec insistance par le couple impérial, puisqu'elle est spectacle dans le spectacle. Elle réclame seulement une pièce pour accomplir la prière du soir entre deux actes.

À l'occasion d'une éclipse du soleil, qui eut lieu le 25 juillet 1740, l'ambassadeur est invité à l'observatoire de Vienne. Là, après avoir passé en revue les différents télescopes, il est soumis à des expériences d'électricité. Une chaîne d'une trentaine de personnes, dont l'ambassadeur lui-même, se met à trembler sous l'effet du courant électrique. L'ambassadeur note: «Comme ils n'ont pas pu donner une réponse précise et satisfaisante pour l'esprit quand nous avons demandé l'origine du phénomène, cela

31. *Ibid.*, f° 192r.

32. *Ibid.*, f° 194r.

fut considéré comme un jeu et sa connaissance n'a pas été jugée nécessaire<sup>33</sup>. » Cet exercice est suivi par une démonstration de verre incassable, propriété qui serait due d'après ses informateurs à la plongée du verre encore chaud dans de la salive. Explication qualifiée par l'auteur de « truc des Francs » (*nireng-i frengi*). Ces expériences, effectivement perçues comme une curiosité ou un jeu par la cour, qui constitue l'intermédiaire obligé entre le pays et l'ambassade, et présentées avec l'objectif principal d'épater le barbare, finissent par être reçues comme elles ont été effectivement réalisées, c'est-à-dire comme des tours de prestidigitation.

L'ambassadeur est également invité à visiter Schönbrunn où on lui présente les sept enfants de Marie-Thérèse. « L'impératrice est connue et renommée au sein de son peuple – note l'ambassadeur – pour sa sagesse, sa sagacité, sa grande persévérance et sa perspicacité. On rapporte et l'on raconte que c'est elle qui s'occupe des affaires de l'État et qui examine et rédige toutes les réponses aux requêtes quotidiennes. On dit également qu'elle est la meilleure parmi les hommes et les femmes issus de la dynastie autrichienne<sup>34</sup>. » Lors de son audience d'adieu l'ambassadeur remarque avec satisfaction que Marie-Thérèse porte une robe confectionnée à partir du tissu rare que le sultan lui avait envoyé en cadeau.

Dix ans plus tard Ahmed Resmi Efendi, à côté des observations générales mentionnées plus haut, reste toujours impressionné par l'urbanisme viennois, les hauts bâtiments, l'importance des faubourgs ainsi que l'abondance des forêts et des lieux de promenade des environs et nous livre ainsi ses impressions sur la vie des Viennois qu'il côtoie : « Les riches et les aristocrates dorment jusqu'à la fin de la matinée. Ils se mettent à table à midi et se lèvent dans l'après-midi, montent dans des calèches et vont en groupes de trois ou quatre dans les lieux de promenade. Ils se promènent jusqu'au soir et, au coucher du soleil, se rendent dans les maisons d'illusions qu'ils appellent opéra ou comédie. Et la nuit, en sortant du théâtre, ils vont, en tenant des torches, les uns chez les autres, où des lanternes sont également allumées devant les portes, pour se rendre visite et passer du bon temps. Là ils dînent et s'amuse jusqu'au matin. Comme toutes leurs activités se trouvent de toute façon limitées aux jeux et aux amusements, il est évident qu'ils détestent avoir à se défendre contre le Brandebourg [Frédéric II]<sup>35</sup>. »

33. *Ibid.*, f° 194v.-195r.

34. *Ibid.*, f° 195v.

35. Ahmed Resmi Efendi, *Viyana ve Berlin...*, *op. cit.*, p. 36.

## DOSSIER

*L'Europe vue d'ailleurs*

Stéphane Yerasimos  
*Explorateurs de la modernité.  
Les ambassadeurs ottomans  
en Europe*

### **Un compendium de réformes: l'ambassade à Vienne d'Ebubekir Ratib Efendi**

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, deux guerres catastrophiques menées simultanément contre l'Autriche et la Russie, révèlent l'extrême faiblesse de l'Empire ottoman et le besoin pressant de réformes<sup>36</sup>. Selim III, qui accède au trône quelques mois avant la prise de la Bastille et qui avait adressé avant son avènement des lettres à Louis XVI lui demandant des conseils de gouvernement, est convaincu de la nécessité de rénover l'Empire. Le vent de la Révolution française oblige l'Autriche à faire la paix avec la Turquie en août 1791 et le sultan envoie comme ambassadeur à Vienne Ebubekir Ratib Efendi, celui qui rédigea les lettres adressées à Louis XVI. Il est également chargé d'un rapport sur la situation politique, économique et sociale de l'Autriche, mais il s'y prendra autrement que Mehmed Efendi.

Ebubekir Ratib Efendi résida à Vienne moins de dix mois, de novembre 1791 à août 1792. Il laissa un récit concernant son voyage d'Istanbul à Vienne et des rapports à propos de différents sujets politiques et militaires comme « La Révolution française et ses effets sur la France, l'Autriche, la Prusse, la Russie et la Suède », « Les flottes des États européens en comparaison avec la flotte ottomane », « La situation des officiers de l'armée en Autriche », etc.<sup>37</sup> Mais son œuvre majeure est un document de 490 folios, décrivant l'administration militaire et civile autrichienne. Ainsi pour la première fois le récit de voyage proprement dit, lequel s'arrête d'ailleurs avec la présentation de ses lettres de créance à l'empereur, est distingué du rapport contenant les informations réclamées par l'administration ottomane à son ambassadeur.

Le rapport en question est divisé en deux grandes parties. Les 200 premiers folios concernent les forces armées autrichiennes. Cette partie se compose de trois introductions, onze chapitres et une conclusion. Les introductions traitent des « Quatre principes de l'organisation militaire », de l'« organisation du ministère des Armées » et de l'« éducation militaire ». Les onze chapitres sont respectivement intitulés : « Les sources de recrutement », « l'éducation des officiers », « les académies militaires », « la situation de l'armée en guerre et en paix », « les unités de l'armée, le commandement et l'équipement », « la gestion des armées », « les classes militaires », « l'approvisionnement de l'armée », « les officiers », « les mouvements de l'armée en campagne »,

36. S. J. Shaw, *Between old and new: the Ottoman Empire under Selim III, 1789-1807*, Cambridge (Mass.), Cambridge, 1971.

37. Malgré un bon nombre d'articles écrits sur le personnage son œuvre reste encore largement inédite. Son récit de voyage est conservé dans les archives du musée du Palais de Topkapi (E. 6700/1-10), ainsi que les rapports susmentionnés.

«les forces auxiliaires». La conclusion contient un aperçu général des armées européennes<sup>38</sup>.

La deuxième partie est une véritable encyclopédie qui passe en revue et commente tous les aspects de la vie autrichienne avec un sens aigu de confrontation et d'autocritique. L'auteur précise d'emblée qu'en Europe une personne qui paye ses impôts et obéit aux lois reste libre de ses mouvements, de sa façon de s'habiller, de se déplacer, de monter à cheval, etc. La notion de liberté individuelle en échange des devoirs envers l'État qui sera à la base des réformes des Tanzimat, qui seront adoptées à partir de 1839, fait ainsi son entrée. Suit une description de l'organisation administrative de l'Empire avec ses villes et villages en insistant sur les rapports entre gouvernants et gouvernés.

Dans le chapitre concernant les tribunaux, l'auteur précise que ceux-ci ne suivent pas la loi religieuse en dehors du mariage et que même les successions ne sont pas réglées selon les préceptes religieux (comme c'est le cas en islam). Le chapitre suivant concerne les hôpitaux et Ebubekir Ratib Efendi est fasciné par le jardin des Plantes et ses cabinets, les anatomies de cire et ses collections de botanique. Une digression concernant les mariages insiste sur la liberté des femmes et leur importance dans la famille et la société. Cela constitue une transition vers la description de la clinique d'accouchement dans les faubourgs de Vienne où toutes les femmes peuvent venir accoucher sans qu'on leur demande le nom et l'identité du père de l'enfant.

La description des hôpitaux dessine un « État providence » et l'auteur poursuit en affirmant qu'en Europe aucun homme valide n'est laissé sans travail et qu'il est sommé même de travailler dans les champs ou en tant qu'ouvrier s'il n'est pas capable d'autre chose. En revanche les invalides sont pris en charge par la société. La description de l'économie débute par la présentation des ressources de l'Empire, celles des mines, où l'extraction est accompagnée des études à l'école des mines, des salines, des taxes sur le tabac – qui est un monopole – des douanes, des impôts et du commerce. Il insiste à plusieurs reprises sur le souci manifesté par les Autrichiens comme par les autres Européens, d'assurer leur propre production en diminuant dans la mesure du possible les importations. C'est le cas dit-il de la Prusse, laquelle était obligée d'acheter des tissus à l'extérieur et a développé à un tel point ses manufactures qu'elle est devenue exportatrice. Suit une description des manufactures autrichiennes et de leurs exportations vers les

38. Voir Cahit Bilim, « Ebubekir Ratib Efendi, Neme Sefaretnamesi », *Belleten*, LIV/1990, n° 209, pp. 261-262.

## DOSSIER

*L'Europe vue d'ailleurs*

Stéphane Yerasimos  
*Explorateurs de la modernité.  
Les ambassadeurs ottomans  
en Europe*

territoires ottomans. Dans ce même chapitre d'économie, l'institution du crédit est sommairement présentée en précisant que ceux qui souhaitent créer une entreprise, une boutique ou une auberge peuvent obtenir du crédit.

Le chapitre suivant concerne les routes et la poste<sup>39</sup>. Dans ce chapitre, Ebubekir Ratib Efendi, introduit ce qui sera la grande leçon que les ambassadeurs ottomans rapporteront de l'Europe au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Plus l'État moderne augmente le nombre de services offerts aux citoyens plus il accroît ses revenus. Plus encore, pour l'ambassadeur, les taxes et impôts perçus par l'État ne sont pas des exactions arbitraires mais leur rationalité et leur régularité relèvent d'une responsabilité mutuelle. L'État établit et maintient ces services aussi bien pour ses propres intérêts que pour ceux de ses sujets. En contrepartie, ceux qui en profitent doivent contribuer à leur entretien. De même il n'est pas question de privilégier une personne au profit d'une autre. Dans les relais de poste le premier arrivé est le premier servi et tout le monde paye les services offerts selon un barème préétabli. L'État moderne pour assurer l'ordre maintient l'égalité et abolit les privilèges<sup>40</sup>.

Un autre chapitre est dédié aux banques et présente les billets, les actions et obligations ainsi que la bourse. Les différentes recettes de l'État comme le papier timbré et la loterie, sont également mentionnées. À la fin, Ebubekir Ratib Efendi présente un tableau des recettes du budget autrichien. Au long de ces chapitres l'auteur avance implicitement l'argument qu'explicitera vingt ans plus tard Abdurrahim Muhibb Efendi, ambassadeur auprès de la France napoléonienne: «Chaque fois qu'ils instaurent une règle [...] pour leur nation ils récoltent [...] en fin de compte un revenu pour leur État<sup>41</sup>.» C'est la découverte du principe qui présidera aux réformes des Tanzimat: pour créer un État prospère il faut assurer la prospérité des habitants.

39. Ce chapitre a été traduit en anglais et publié par J. M. Stein, «An Eighteenth-Century Ottoman Ambassador Observes the West: Ebu Bekir Râtip Efendi Reports on the Habsburg System of Roads and Posts», *Archivum Ottomanicum* X/1985, pp. 219-271.

40. *Ibid.*, p. 231.

41. S. Yerasimos (éd.), *Deux Ottomans à Paris...*, op. cit., p. 49.

### Les premiers ambassadeurs permanents

La Révolution française et les événements qui suivent décident Selim III, le sultan réformateur, encouragé sans doute par la performance d'Ebubekir Ratib Efendi, de systématiser l'information de première main obtenue par les soins des ambassadeurs de la Sublime Porte. Ainsi, l'instauration d'ambassades permanentes ottomanes auprès des principales cours européennes semble relever



moins du souci d'une diplomatie active que du désir de s'informer plus directement des progrès de l'Europe. Cette tentative qui ne survivra pas longtemps au règne de Selim III, déposé en 1807 et assassiné quelque temps après, n'apportera pas des résultats aussi probants que ceux de la mission d'Ebubekir Ratib Efendi. Les ambassadeurs qui se succèdent pendant cette période à Londres, Berlin et Vienne, laissent peu d'écrits qui ne dépassent pas le niveau d'un journal diplomatique relatant les rencontres importantes et contenant des extraits de correspondance. Des cinq ambassadeurs ou envoyés extraordinaires à Paris, quatre laissent un récit, dont deux se bornent à décrire leur itinéraire. Ainsi, l'ensemble du mouvement mis en branle par Selim III ne produit que deux récits qui tentent de décrire la société et l'administration de la France respectivement sous le Directoire et l'Empire<sup>42</sup>.

Le premier de ces récits, celui de Morali Seyyid Ali Efendi est le pendant de la relation de Mehmed Efendi trois quarts de siècle plus tôt. Il est vrai que les débordements du Directoire peuvent bien tenter un ambassadeur ottoman, qui a bien appris le texte de son prédécesseur, de faire des rapprochements avec les fastes de la Régence. Mais aussi le récit relevé de Mehmed Efendi, déjà publié à l'époque, semble avoir été devenu un modèle du genre auquel Seyyid Ali Efendi doit se référer. Il visite ainsi les mêmes endroits : l'Observatoire, la manufacture des Gobelins, celle des glaces de Saint-Gobain, le jardin des Plantes, mais aussi Versailles, Saint-Cloud, les Invalides. Il omet Marly, vendu et détruit pendant la Révolution et ajoute la manufacture de Sèvres, qui n'existe que depuis 1756, la Bibliothèque nationale, et quelques curiosités récentes comme la chambre obscure et la lanterne magique.

Mais la relation sercine de Mehmed Efendi, qui n'est traversée que par une seule ombre, le refus des autorités françaises de lui rendre des esclaves turcs, n'est plus ici de mise. Seyyid Ali Efendi ne peut plus se contenter, fort de la magnificence ottomane, de constater simplement une altérité. L'heure est à la confrontation et son ambassade est traversée par la campagne d'Égypte pendant laquelle l'ambassadeur est plus ou moins assigné à résidence. Ainsi, les pointes et les susceptibilités apparaissent à chaque occasion et l'auteur se livre à une critique acerbe des mœurs politiques du Directoire.

42. Traduits et publiés, en même temps qu'un troisième récit relatant la Révolution française, dans S. Yerasimos (éd.), *Deux Ottomans à Paris...*, op. cit.

## DOSSIER

*L'Europe vue d'ailleurs*

Stéphane Yerasimos  
*Explorateurs de la modernité.  
Les ambassadeurs ottomans  
en Europe*

Abdurrahim Muhibb Efendi, qui séjourne à Paris de 1806 à 1811, laisse un journal d'ambassade de plus de 400 pages, consacrées aux événements politiques, et une relation qui s'attache comme Ebubekir Ratib Efendi, mais plus brièvement, à décrire l'administration, les finances, l'industrie et la société napoléonienne. L'auteur ignore la relation de Seyyid Ali Efendi et se réfère à celle de Mehmed Efendi pour la critiquer d'avoir plutôt mentionné des choses frivoles et superficielles et de ne pas s'attacher à décrire «la façon de gouverner des gens de France», ainsi que les raisons qui les conduisent à accumuler les objets qui émerveillent son prédécesseur. Par ces propos, Muhibb Efendi se place donc clairement au-delà de l'étrange et du merveilleux et se propose d'analyser les raisons profondes, non seulement d'un état de choses, mais aussi d'une évolution quantitative et qualitative depuis le temps de Mehmed Efendi.

L'argumentation de l'auteur tourne autour de deux couples de termes: l'administration et son corollaire, les services; les sciences et leur application, l'industrie. Muhibb Efendi est un bureaucrate, il a l'habitude d'une administration ottomane dépensière et poussive. Or, il voit dans la France napoléonienne une administration qui rapporte. En réglementant les contrats de location, l'État perçoit une taxe des propriétaires, en organisant les relais de poste il gagne de l'argent sur leur affermage, il assure des revenus de la distribution du courrier, du papier timbré, de la taxation des domestiques, de la vente des journaux et même du jeu et de la prostitution.

Et qu'est-ce qu'une bonne administration? Un Ottoman traditionnel insisterait sans doute sur la justice, la qualité suprême du despote oriental. Muhibb Efendi n'utilise pas une seule fois ce mot. Il répond en revanche, efficacité, publicité, contrôle. L'efficacité dans la conscription, c'est déjà l'état civil, mais aussi l'organisation des services de recrutement, du tirage au sort, etc., dans la sécurité routière la mise en place des relais, du service des diligences, la construction et la réparation des routes, de même l'organisation de la bourse ou la mise en circulation du papier-monnaie réussissent grâce à la bonne organisation du système. La publicité est celle des actes: les délibérations des tribunaux publiées dans les journaux, la transparence des transactions, mais aussi celle des prix. Ceux-ci sont affichés, publiés et connus de tout le monde. Enfin le contrôle est strict, impitoyable. Les boutiques des

marchands fraudeurs sont scellées et ils doivent payer une grosse amende, les journaux sont censurés, le ministre de la Police entretient des espions partout, les voyageurs sont contrôlés du départ à l'arrivée et il raconte avec étonnement comment il a subi un contrôle de passeport aux deux bouts du même pont. Toutefois, il apprécie plutôt qu'il ne s'indigne.

En ce qui concerne les sciences, Muhibb Efendi commence par s'attaquer à la position traditionnelle qui relègue les sciences exactes au rang de sciences secondaires, érigeant comme sciences principales la théologie et le droit religieux et conclut : « Il est clair que les sciences secondaires sont considérées chez eux comme principales<sup>43</sup>. »

La recherche scientifique se fait par deux moyens : la conservation et l'expérimentation. Muhibb Efendi reproche dans son introduction à Mehmed Efendi de ne pas avoir dit pourquoi les Français faisaient venir et accumulaient des minéraux et des plantes dans le Muséum. Or, les salles d'anatomie où l'on conserve dans le formol des membres humains atteints de diverses maladies, les cabinets des minéraux et des animaux, les serres des plantes tropicales ont tous le même but : conserver pour assurer l'observation, la classification et l'expérimentation.

Dans le domaine de l'expérimentation, Muhibb Efendi est surtout passionné, comme ses prédécesseurs, par l'anatomie et la dissection. Mais il décrit avec un intérêt tout aussi grand des expériences de chimie et de physique et la seule chose qu'il refuse d'admettre, c'est la théorie de Copernic. Il est vrai qu'à l'époque celle-ci était toujours à l'Index du Vatican et qu'elle devait le rester encore fort longtemps. On peut supposer que pour lui, comme pour les autres, il était plus facile d'admettre des choses nouvelles que de modifier son opinion sur des vieilles croyances, lesquelles de surcroît, se trouvaient en l'occurrence intimement mêlées aux dogmes religieux.

Le passage des sciences à l'industrie et aux techniques se fait à travers les inventions auxquelles il consacre un chapitre. Là aussi la conservation additionnée au progrès joue un rôle fondamental. Les instruments et les outils sont conservés aux Arts et Métiers « dans l'état où ils se trouvaient au moment de leur apparition, tels qu'ils apparurent après que leur usage fut facilité par le temps et l'expérience et tels qu'ils figurent actuellement<sup>44</sup>. » La

43. *Ibid.*, p. 229.

44. *Ibid.*, p. 207.

## DOSSIER

*L'Europe vue d'ailleurs*

Stéphane Yerasimos  
*Explorateurs de la modernité.  
Les ambassadeurs ottomans  
en Europe*

conservation est pour Muhibb Efendi, comme ce fut déjà le cas pour Evliya Tchélébi, le fil d'Ariane du génie humain, qui empêche les inventions de tomber dans l'oubli.

L'industrie reste clairement pour l'ambassadeur le point d'aboutissement de la science et, après les services, le second pied de l'État moderne. Cela est évidemment à l'ordre du jour au moment où l'Empire ottoman commence à subir de plein fouet l'invasion des produits manufacturés. Ainsi, Muhibb Efendi commence par introduire la notion de l'échange inégal. « Les États européens, dit-il, produisent pour satisfaire les besoins de leurs habitants mais aussi pour exporter en attirant chez eux l'argent des autres États. S'ils ont besoin de matières premières, ils commencent par introduire dans le pays qui en possède des produits manufacturés à partir de ces matières, ce qui leur permet d'acheter celles-ci beaucoup moins cher que les produits manufacturés vendus. Ainsi ils importent des territoires ottomans mais aussi de l'Iran et du Maroc, de la laine brute à une piastre l'ocque, et revendent les tissus de laine après tissage pour quinze piastres. Ils inondent de même à tel point le marché de tissus imprimés que personne ne s'intéresse plus aux camelots d'Istanbul<sup>45</sup>. »

Mais Muhibb Efendi ne se cantonne pas à une dénonciation primaire. « Cela devient possible parce qu'ils ne laissent pas passer une occasion sans essayer d'inventer des nouveaux instruments pour améliorer leurs performances. La raison de tout cela c'est leur penchant pour les arts, et cette matière demande réflexion<sup>46</sup> », conclut-il, renvoyant la balle à ses lecteurs.

Quand Muhibb Efendi rentre chez lui, les janissaires font de nouveau la loi à Constantinople et nous n'avons pas de traces directes de l'influence que son récit a pu produire, pas plus d'ailleurs que pour ceux d'Ebubekir Ratib Efendi. On retrouvera toutefois non seulement leurs observations mais aussi les fondements de leur pensée dans les réformes qui s'instaurent dans l'Empire à partir de l'édit des Tanzimat, proclamé en novembre 1839. Les ambassadeurs ottomans ont été sans conteste les introducteurs de la modernité dans l'Empire.

45. *Ibid.*, pp. 55-56.

46. *Ibid.*, p. 222.